

Le management à l'épreuve de l'EHPAD

Coïncidences spatio-temporelles entre logiques managériales et troubles démentiels

Pour citer la référence

HARDY-MAINGUENE C. (2024). « Le management à l'épreuve de l'EHPAD. Coïncidences spatio-temporelles entre logiques managériales et troubles démentiels », *Revue Psychanalyse & Management – Édition académique en Ligne* ISSN 2739-9656 - N° 02_2025, pp. 381-391

Charlotte HARDY-MAINGUENE

Psychologue clinicienne

Docteur en psychologie clinique et en psychopathologie de référentiel psychanalytique¹

Le handicap et le vieillissement génèrent l'enfermement, la routine, le burn out des soignants, la sidération des proches parents, le découragement des familles, l'évitement des psychanalystes, la stérilisation des théoriciens, le rejet de la société, le détournement du regard de tous. Et par conséquent, une place très réduite dans la recherche universitaire.²

Simone Korff-Sausse, 2014.

La question des limites avait été dépassée depuis longtemps.

Les lieux n'étaient plus circonscrits, situés sur des cartes, immobiles.

Ils se déplaçaient avec le voyageur.³

Anna Milani, *Géographies de steppes et de lisières*, 2022.

Mots clés : espace-temps, absurde, démence, logiques managériales, actuel, illimité

I. Le management à l'épreuve d'un terrain nommé Ehpad.

« Ne penses-tu pas qu'il faut être déjà un peu folle pour avoir envie de travailler ici ? » Par cette même question, de la proue à la poupe du navire Ehpad, des équipes à la direction, les professionnelles solliciteront souvent le sens de l'engagement de notre traversée. Le sens de *ce quelque chose* de si particulier et difficile à dire du chevet de la clinique du vieillir en Ehpad, lequel prend sa source à l'endroit de ce pourquoi on y est et on y reste, malgré tous les efforts d'une néo-réalité au carrefour des malentendus de l'hypermodernité, du management, de la société et du vieillir pour nous faire fuir. À cet endroit-là de la rencontre, aux confins de l'humain, les « secondes d'éternité » d'un « autre temps » décrites par D. Quinodoz⁴ participent justement à réfléchir, traduire et dire ce qu'il s'y joue parfois. Au creux de ces « secondes d'éternité » s'échange *ce quelque chose* d'une gratitude réciproque, d'une re-co-naissance inter- et trans- générationnelle, que l'on confie et passe, que l'on transmet de loin en loin et de mains en mains, entre et à travers les générations, comme un secret. Seulement, si à l'entre-deux du vieillir et du mourir les soins se conjuguent aux tons d'Éros, Philia et Agapé, c'est à l'épreuve de la destructivité à l'œuvre dans la rencontre. Une destructivité dont les champs se déclinent entre la figure du vieux étranger et intrus dans la société qui habite la relation soignante (Talpin, 2001), déplacée ou

¹ Hardy- Mainguené C. (2023), « Aux rythmes de l'espace-temps à corps-ouverts. Une étude des processus psychiques en jeu dans les rapports au temps et à l'espace chez le Sujet ». Thèse d doctorat sous la direction de J. M. Talpin, Université Lumière Lyon 2,

² Korff-Sausse, Simone. « Le corps vécu et la vie psychique des personnes âgées et des personnes handicapées », Pierre Ancet éd., *Le corps vécu chez la personne âgée et la personne handicapée*. Dunod, 2014, pp. 13-34.

³ Anna Milani, *Géographies de steppes et de lisières*, Cheyenne éditeur, 2022, p. 38.

⁴ Quinodoz, Danielle. « Vieillir : le regard d'une psychanalyste », *L'Année psychanalytique internationale*, vol. 2010, no. 1, 2010, pp. 149-168. Les expériences d'éternité partagées par les patients écrit-elle, touchent à « une autre dimension temporelle », une expérience « qui échappe au temps chronologique », de l'éprouvé d'un « brusque sentiment (...) d'une vraie rencontre et d'une communication profonde qui s'établit », dans une « présence de soi unique dans l'immensité », qui « renforce le sentiment d'identité » par la prise de conscience « de notre place unique dans l'univers et dans le temps » (Quinodoz, 2010).

retournée parfois sur les équipes⁵ ; la figure du vieux témoin et/ou acteur du meilleur comme du pire de l'humanité entre violences extrêmes des trauma collectifs et/ou violences systémiques des entrailles de la société⁶ ; la figure de la haine en famille et du règlement de compte au comble du vieillir et du mourir⁷ ; la figure de la violence vécue dans la dépendance absolue⁸ et par-là celle du lien tyrannique (Ciccone, 2012 ; Ferrant, 2011) qui se déploie dans l'inconsolabilité d'une douleur parfois sans limite⁹. Des champs de la destructivité déversés sur l'Institution, qui par moments, prennent la forme de conflits d'une violence inouïe dans les équipes.

I. 1. De la marge Ehpad : non-lieu, déprise, honte et expulsion du temps.

De la marge au non-lieu. Entre hospitalité et hostilité, l'Ehpad se situerait au « non-lieu » de la marge, de l'exclusion et de l'exil. La tâche de l'Institution gériatrique (Talpin, 2001)¹⁰ « faite de mieux » serait « intrinsèque à la problématique de l'hospitalité : être dans le lieu qui offre l'hospitalité faite d'être, de pouvoir être, chez soi, dans son pays, dans le lieu choisi » ; l'accueil renvoie à l'hospitalité « en ce qu'elle est ouverture à l'autre et acceptation de l'autre tel qu'il est » (Ibid, p. 177). L'autre, « forcément étranger à soi, ne peut être rencontré, accueilli, que pour autant qu'il est reconnu dans son « étrangèreté », que le sujet accueillant reconnaisse qu'il fait intrusion, sans que cette intrusion reçoive comme réponse le rejet » (Ibid, p. 181). L'âgé, figure de l'étranger et de l'intrus dans notre société serait rejeté « dans un mouvement qui s'accompagne, du fait de la culpabilité et de la perspective éthique, de la création de lieux » pour les accueillir, un travail de l'accueil paradoxal et conflictuel pour les professionnelles qui doivent « permettre qu'une certaine hospitalité puisse advenir alors qu'elles appartiennent à la société qui vit le vieux comme un intrus » (Ibid, p. 181). Entre hospitalité et hostilité, l'Ehpad serait de ces « lieux que la société ménage dans ses marges, dans les vides qui l'entourent » une

⁵ « Vous comprenez, moi, j'ai été élevée dans la haine des arabes » de Mr. L. ; « ceux là il n'y a plus rien à en tirer » d'une soignante le jour de notre arrivée ; « La nègre là-bas avec son gros cul ! » de Mr. A à propos d'une soignante.

⁶ Paroles de patient.e.s : « on dit maison de repos, mais on voit surtout toute la misère du monde. » ; « je me suis farci la guerre » ; « on n'est pas tranquille, on n'est pas sûr, j'ai vu les fours crématoires » ; « une fois qu'on a passé la porte, on était des filles perdues d'avance » ; « Les français rentraient d'Afrique du Nord, ils avaient des domestiques en Afrique, alors... les sœurs m'ont prêtée. » « Elles m'ont enlevée, ont changé mon nom, pour que mes parents ne me retrouvent jamais » ; « chez les sœurs entre six et 21 ans, les mauvais coups, j'ai eu le temps de les apprécier » ; « un jour, j'ai été enceinte, je me suis trouvée toute bête » ; « oui, mes parents m'ont vendue, pour tout » ; « il faisait ses affaires, la nuit, c'était la corvée. »

⁷ « Qu'est c'que vous m'voulez ? Sa maison est vendue, elle n'en saura rien et vous ne lui direz pas » ; « Mon père, c'est un vieux pervers, ne vous laissez pas avoir ! » ; « Ma mère est insupportable et j'en ai deux comme ça !! Vous n'avez encore pas vu mon père. »

⁸ Paroles de résident.e.s : « c'est une écurie, pour les gens dont on veut se venger » ; « on me considère comme une chose. » ; « ici on est comme dans un moule » ; « on est des vieilles bêtes à chagrin » ; « c'est grâce à moi que vous touchez votre salaire de misère à la fin du mois » avec ses variantes « que vous pouvez bouffer ».

⁹ « ne me laissez pas... » ; « vous partez déjà ? » ; « vous me laissez seule ? » ; « Madame ! Madame ! Madame ! » *versus* « Salope ! Salope ! Salope ! » ; « Il fait mal partout. » Les liens tyranniques en transfusion soignantes-résident.e.s, se jouent à coups de faux pas et de précipitation dans la danse « mais vous m'faites mal ! » et d'injonction à l'autonomie « vous pouvez le faire toute seule ! ». Un lien tyrannique transformé durant la période Covid par une équipe de résidentes diagnostiquées « démentes » pour lesquelles il était absolument hors de question de rester enfermées dans leurs chambres. « Moi, on ne m'enferme pas, c'est comme ça » nous dira Mme B. Une résistance manifestée tous les midis par leur devenu célèbre « On a faim ! On a faim ! On a faim ! » dans un joyeux et très sérieux tintamarre de percussions de fourchettes de celles qui seront surnommées les « trois fantastiques » par une institution qui n'aura pas eu d'autre choix que de les entendre.

¹⁰ TALPIN. J-M. (2001), « L'institution gériatrique et l'hospitalité », in Lieux d'hospitalité, Université Blaise-Pascal.

« hétérotopie de déviation » (Foucault, 1967)¹¹ produisant des vécus d'exclusion¹² (Maisondieu, 1989) et d'exil¹³. Des vécus proches de la désappartenance par la dépossession de lieux, d'objets et du rapport au chez-soi : « Chez moi, je contrôle la porte, ici on entre on sort » nous expliquera Mme B, quand de son côté Mme L. nous plantera ses mots à bouleverser dans le regard de son inconséquence la clinicienne à peine débarquée : « Ah non mon p'tit. Ce ne sera jamais chez moi ici ».

De la déprise. Les résidents décrivent le sentiment d'être « emportés » par la déprise d'un espace de portage de soi, défiant par-là les lois de la gravité des attaches de leurs liens, qui tiennent, lestent et ancrent suffisamment au socle commun spatio-temporel, entraînant la perte de coordonnées spatio-temporelles internes. La perte du lestage des liens se décline dans une insoutenable apesanteur de l'être, « je suis comme décollée par rapport au monde », « je n'ai plus de lien, j'étouffe, je n'ai plus de résistance à mon corps », « les mots filent, c'est des terrains en pente », « on ne peut pas être et avoir été, maintenant je suis détachée de tout ». Ces vécus d'exclusion et d'exil intriqués au phénomène de déprise de l'espace de soi seraient à l'origine d'une perte du « sens du mouvement » (Berthoz, 1997)¹⁴ et du « sens du temps » (Stern, 1989)¹⁵ chronologique. La déprise précipitée de l'espace de soi et de ses objets « débarrassés », « raflés »¹⁶, associée à la perte définitive d'un chez-soi, entraînerait paradoxalement des éprouvés d'immobilité dans l'espace qui avance et/ou tourne trop vite.

¹¹ Aux cliniques psychiatriques et prisons il ajoute les maisons de retraite, « l'oisiveté dans une société aussi affairée que la nôtre est comme une déviation (...) biologique quand elle est liée à la vieillesse (...), pour tous ceux du moins qui n'ont pas la discrétion de mourir d'un infarctus dans les trois semaines qui suivent leur mise à la retraite ».

Foucault, Michel., (1967), « Des espaces autres » », *Empan*, vol. no54, no. 2, 2004, pp. 12-19.

¹² « Je suis une petite tortue à la rue, qui cherche du boulot. » ; « je suis dans un trou et plus rien à faire je veux rentrer chez moi... - On verra demain » ; « C'est comme s'ils réalisaient qu'on existait » ; « Les enfants ils causent plus à un adulte qu'à une grand-mère qui a fait son temps » ; « Il n'y a plus rien qui m'appartient » ; « On ne voit plus personne, c'est le noir infini. On reste là, dans un coin, comme des bêtes. » ; « C'est comme si on était dans un recoin, on ne compte plus, on est déjà morte. » ; « On s'enferme dans une prison qui est la sienne ».

¹³ « J'ai tout laissé derrière moi, je n'ai jamais revu ma maison. » ; « On m'a tout pris » ; « J'ai la mémoire qui flanche, je me laisse vivre, on m'a mis là. On ne peut pas être et avoir été. Je suis détachée de tout. Maintenant, c'est fini. » ; « Je suis comme décollée par rapport au monde » ; « Elle parle beaucoup de sa planète, elle n'est plus la même » ; « Ma maison me manque » ; « Ça m'ennuie, personne ne résonne ».

¹⁴ A. Berthoz (1997) montre que le cerveau est un simulateur, il anticipe le sens du mouvement, il sert à prédire le futur, à anticiper les conséquences de l'action, pro actif il « projette sur le monde ses interrogations », appareil à aller vite tout en anticipant (Ibid, p 10), il est un simulateur biologique qui prédit « en puisant dans sa mémoire et en faisant des hypothèses, il a besoin de créer, il fonctionne comme un émulateur de réalité. L'ensemble des capteurs sensoriels permettent d'analyser le mouvement et l'espace, donnent le sens du mouvement la « kinesthésie », qui résulte de leur collaboration entre eux et exige que le cerveau reconstruise le mouvement du corps et de l'environnement de façon cohérente. La perception est une « action simulée » par le cerveau dont l'anticipation est une caractéristique essentielle, et que certains mécanismes permettent, la simulation du mouvement et un sixième sens pour A. Berthoz.

¹⁵ D. Stern, propose de penser le « sixième » (2012) sens du temps, « transmodal ». Il détermine les expériences sensorielles qui se déroulent dans le temps et « ajoute à tous les autres sens une certaine forme de sensorialité » ; par l'accès à la synchronicité, et la qualification de l'expérience sensorielle par son intensité, sa vitesse, son mouvement. La synchronicité acquise très tôt chez le nourrisson, détermine « la première distinction entre Soi et les autres ». La vie avec les êtres humains écrit-il, « est un son et lumière qui se déroule temporellement », dont la temporalité du geste et plus généralement du mouvement, « raconte l'histoire » et « permet de lire la motivation, le but, l'interaction », D. Stern parle de « performance temporelle des choses ». Son idée de sens du temps, s'appuie sur la notion d'accordage observée dans la « chorégraphie dans la rencontre » entre le nourrisson et son environnement, la découverte des neurones miroirs et de celle des oscillateurs adaptatifs.

¹⁶ « On est au débarras » ; « J'en ai déduit que les vieux sont là pour déranger les jeunes » ; « Ils se sont partagés les meubles, je ne sais pas et je m'en fous maintenant. » ; « Toujours, la nuit, je tombais. Elles m'ont tout débarrassé. » ; « Le moral, toute seule, il est à zéro, il faut débarrasser la planète. Je voudrais m'endormir. » ; « Moi, ce qui m'a déçue, c'est qu'on m'y a flanquée dans une maison de retraite. » ; « Ma fille, elle s'est débarrassée de moi. » ; « On veut me suicider et nous débarrasser. » ; « Ils sont bien déterminés à se débarrasser de moi. » ; « Mes filles font le vide autour de moi, elles raflent tout, tout ce qui m'appartenait. C'est vraiment la rafle de tout ce qui traîne. Elles trouvent que ce n'est plus utile. »

De la honte. Du « non-lieu » de la marge, à l'épreuve de la déprise, l'Ehpad convoque l'obscène du « débarras » d'où émerge quelque chose de l'affect croisé du dégoût lié à la honte, conséquence de l'exclusion et du décramponnement, d'une confusion identitaire de la honte sociale et corporelle (Ciccone, Ferrant, 2015), chez les résident.e.s, les familles et les professionnel.le.s¹⁷. Une honte, souvent partagée par les résidents devenus « inutiles » à la société, de ne « plus rien pouvoir faire », de n'être « plus bons à rien ». Un mouvement poussé à l'extrême en-deçà de l'utilité et du faire chez des sujets traversés par des troubles démentiels, lesquels expriment parfois à répétition dans une détresse infinie « mais dites moi ce que je dois faire ! », « qu'est ce que je dois faire ?! » tout en exposant par l'effroi de leur regard leurs mains immobiles. La honte liée au dégoût de l'exclusion dans l'espace serait corrélée à l'expulsion du temps du « précis de décomposition » des attaches dans l'attente. Du dégoût s'exprimerait « l'imminence de l'excommunication du sein temporel » pour Cioran (1949), « il nous sépare physiologiquement du monde, nous dévoile combien destructible est la solidité de nos instincts ou la consistance de nos attaches », alors que « dans la santé, notre chair sert d'écho à la pulsation universelle et notre sang en reproduit la cadence », dans le dégoût, « nous sommes aussi isolés dans le tout qu'un monstre imaginé par une tétralogie de la solitude » (1949, p. 86). La « sève et les veines » des sens s'épuisent par « l'inappétence (...) nous restons des heures à attendre d'autres heures, à attendre des instants qui ne fuiraient plus le temps, des instants fidèles qui nous réinstalleraient dans la médiocrité de la santé (...) dans l'oubli de ses écueils » (Ibid, p. 87). Une figure de l'attente centrale quant à la question spatio-temporelle en Ehpad, sur laquelle nous reviendrons.

I.2. Au comble de l'ab-surdité du monde : les logiques du désespoir.

Absurde et « logiques du désespoir ». Du « non-lieu » Ehpad, les vécus d'exclusion corrélés à l'apesanteur de l'être et à la honte produiraient un délogement du temps social et chronologique, au comble de l'absurde. R. Kaës définit le malêtre propre à l'hypermodernité par « un ébranlement qui atteint plus radicalement (que le malaise) notre possibilité d'être au monde avec les autres et notre capacité d'exister pour notre propre fin (...) L'être défaille avec ce qui le soutient (...) c'est l'effacement progressif du sujet, l'absence de répondant à nos questions sur ce que nous sommes et devenons, la disparition du répondant humain aux demandes que nous formulons » (Kaës, 2012, p. 5). Par l'exclusion¹⁸, la désinsertion et la désaffiliation, la dislocation des liens d'une « société d'indifférence à la souffrance psychique d'autrui », se rencontre « face à ces effondrements, l'expérience d'être sans secours ni recours, impuissant jusque dans ses propres ressources, d'une clinique de la précarité » (Ibid, p. 224). Entre les situations extrêmes analogues aux agonies primitives et l'expérience d'être sans secours et sans recours de l'état de détresse ; la solitude, paradoxe du malêtre, résulte de la dislocation et de la précarité des liens, de leur « liquidité », de la « déréliction » et de la douleur, confrontant à l'incapacité d'être seul en présence de l'autre, quand il n'y a plus de répondant. Si pour A. Camus l'absurde « naît de la confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde », le sentiment d'absurdité est à son comble dans le vieillir quand « être vieux c'est quand y'a plus personne qui répond » pour Mr. L ; quand « personne ne résonne » pour Mr. T ; quand « on parle dans le vide et on n'est pas entendues » pour les soignantes et familles ; quand « on ne l'entend plus » d'une famille ; quand « ils disent elle radote, elle radote, et alors c'est pas une raison pour rien y entendre ! » pour Mme P.

À l'origine du sentiment de l'absurde, « la perte d'un sens acquis », A. Camus décrit la confrontation « à un monde énigmatique », « obscur », « insensé », un monde où « tout est ambigu et échappe à la saisie », à « l'entendement », à « l'entente » ; le rapport au monde est « gouverné par le malentendu »

¹⁷ Par les mots « tout me dégoute, même moi je me dégoute, ils sont obligés de vivre » lancés par Mme. T. au salon ; « vous êtes toutes des grosses ici, ça m'dégoute » au même endroit par Mr. L. ; « moi, je ne dis pas que je travaille en Ehpad, déjà aide-soignante mais alors en Ehpad, les gens ils ne comprennent pas ou ça les dégoute » d'une collègue dans un interstice ; ou encore « je ne peux plus, rien que l'odeur à l'entrée je suis dégoutée » de la fille d'un résident désenparée.

¹⁸ « C'est grâce à moi que vous avez un salaire de misère à la fin du mois ! » ou encore « On dit maison de repos, mais on voit surtout toute la misère du monde. » « On ne m'a pas demandé, je suis là parce que je coutais trop cher. »

(Roussillon, 2021)¹⁹. Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Camus écrit que « dans un univers soudain privé d'illusions et de lumières, l'homme se sent un étranger (...) cet exil est sans recours puisqu'il est privé des souvenirs d'une partie perdue ou de l'espoir d'une terre promise. Ce divorce entre l'homme de sa vie, l'acteur et son décor, c'est proprement le sentiment de l'absurdité » (Camus, 1942, p. 20). Le cycle de l'absurde de Sisyphe s'éprouve chez les équipes appelées à re-commencer, re-partir du même endroit, répéter une histoire qui ne cesse de s'effacer à mesure qu'elle se produit. Un cycle amplifié par les vécus institutionnels de disparition chez les résidents, les familles et l'ensemble des professionnels²⁰. Alors que les personnes (résidents/soignantes) disparaissent au rythme de l'effacement des traces de l'histoire du travail interdisciplinaire de l'institution, le « sens du mouvement » (Berthoz, 1997) institutionnel se perd en continu. De la direction aux équipes, des résidents à leurs familles, tous expriment à différents niveaux ne pas être écoutés, entendus, devoir dire, redire et re-commencer, comme si l'histoire du travail institutionnel ne pouvait s'impressionner sur une trame commune passée-présente-future. Un mouvement qui résonne en négatif avec le « travail du vieillir » et de la démence, à jouer et rejouer pour transformer une histoire déjà écrite, laquelle semble parfois s'effacer à mesure qu'elle se reproduit fantasmatiquement.

Pour tenter de sortir du monde de la solitude de l'absurde, les personnages de Camus s'engageraient sur la voie des « logiques du désespoir » — quand le désespoir « surgit du sentiment d'une impasse », « d'une situation sans issue » — telles que « tuer le sens » (Roussillon, 2021, p. 74). Le débordement institutionnel du « non-sens » en Ehpad, souvent confondu à la bêtise, est également dénoncé par toutes les parties en présence du triptyque Résident-Familles-Institution. De la « démarche qualité » à la recherche du bon sens perdu ; au « ici c'est le dîner de cons version tragique »²¹ d'une psychologue du groupe ; au « mais vous ne comprenez rien c'est pas possible ! » d'un consultant du service de communication du groupe à notre équipe d'encadrement²² ; au « merci de leur faire passer l'éthique pour les nuls »²³ en réunion d'encadrement ; au « ici il faudrait réinventer le fil à couper l'beurre » de Mr. B. ; jusqu'au « je ne sais pas ce qu'il y a de plus terrible, réaliser à quel point on nous prend pour

¹⁹ ROUSSILLON. R. (2021), *L'art psychanalyste*, Puf, Fil rouge, Paris. Il travaille à partir de *L'Étranger* 1942 ; *le Mythe de Sisyphe* 1942 et *Caligula* 1945.

²⁰ « Ici on ne dit pas au revoir on disparaît » une soignante ; le rituel de Mme C tous les matins auprès des membres de l'équipe « Vous savez comment je m'appelle ? » viendrait vérifier par la routine que son identité n'a pas disparue, dans les méandres de la rotation des équipes ; « il y a un moment qu'il n'est pas descendu au restaurant » Mme L. à propos de Mr R décédé ; « depuis que je suis arrivée je pense à mon départ » des soignantes.

²¹ Mots soufflés par une membre lors d'un rassemblement des psychologues du groupe — autour de l'exposé des bienfaits du dispositif *Pasa*, « qui a permis de découvrir » que rassembler régulièrement les mêmes personnes au même moment et au même endroit, « ça créait des liens » — alors que le responsable de la réunion, à la limite de la courtoisie lance à la suite de l'exposé : « eh bien quelle motivation, quelle réactivité » à l'assemblée médusée, mi-fâchée, mi-effarée. Un dispositif qui tente peut-être aussi de contrecarrer les effets de l'agrandissement des établissements, corrélé à la massification des groupes.

²² envoyé auprès de notre équipe d'encadrement (en réponse à notre demande de travailler sur les liens dans l'équipe), qui après un test à révéler « notre couleur pour mieux nous connaître », rouge, « de l'impulsivité, du leader » pour la direction, vert « de l'altruiste qui s'intéresse aux autres » pour son adjoint, et bleu et bleu pour nous et la cadre, « de l'organisation, du comptable », nous révélant au passage la sienne « jaune, de la créativité, de l'artiste » ; quand la cadre évoque le manque de reconnaissance des équipes, associé par l'adjoint au salaire minimum, « elles ne seront pas plus motivées si vous les augmentez » rétorque le consultant. « Je vais vous expliquer quelque chose. Regardez par exemple Cristiano, il n'a pas été augmenté dernièrement et il n'a pourtant jamais aussi bien joué ». L'adjoint s'élance, passe au rouge, dénonce « la comparaison du smic et des millions », le consultant pare « par la logique », fait la passe au DRH du groupe (absent) « tout à fait en accord » avec lui, contré par Mme Institution, le mot « indécent » est lâché, le jaune passe au rouge, « vous ne comprenez rien, ce n'est pas possible ! » se lève et claque la porte, carton. Si tôt entré sur le terrain et *illico presto* expulsé, l'équipe est restée avec sa honte recouverte de culpabilité.

²³ En réunion d'encadrement : « Merci de leur faire passer l'éthique pour les nuls » - Pardon ? « L'éthique pour les nuls, un document créé par le service communication du groupe, regardez il y a même le logo. » - Du service communication vous dites ? « Oui, un problème ? » - Est-il bien raisonnable d'utiliser cette forme de communication pour nous transmettre un message quand on sait qu'en Ehpad nous sommes particulièrement sensibles à la reconnaissance ? D'autant, ajoute la cadre de santé, que les questions éthiques pour nous en Ehpad se posent tous les jours. Une formation plutôt ?

des cons ou réaliser l'état de l'immense connerie de ceux persuadés de la nôtre, (...) qu'ils nous prennent pour des connes c'est une chose, mais d'être prises pour des connes par des cons, à force, n'est-ce pas dangereux ? » ; le comble de l'absurde en Ehpad vous emporte au-delà des sens dans la redoutable spirale d'un grand atlas de la désorientation, des logiques du désespoir aux situations limites extrêmes du mal-entendu, à vous y laisser comme les mots, égarés et ahuris. Alors que le « non-sens » n'a plus d'adresse, au comble de l'absurde, les écarts spatio-temporels de l'écho, des distances et délais de la boucle réflexive nécessaire à la symbolisation ainsi qu'à l'inscription dans le temps s'amenuisent. Le « non-sens » dans la pratique se diffuserait en radiations dans l'espace devenu illimité de l'institution, sans retours ni rebonds assurés par la contenance des enveloppes institutionnelles. Un espace institutionnel sans rebonds possibles et par conséquent sans « point d'attache » potentiel aux « boucles de retour » rythmiques (Haag, 1986, 1993, 2018) à partir desquelles se constituerait une enveloppe commune au travail de culture et à la trame d'une histoire à-venir (Haag, 1986, 1993, 2018). L'espace institutionnel ne permettrait donc pas d'opérer la réflexivité propre aux logiques du vivant de sa profondeur pluridimensionnelle, et par-là, la mise en sens des éléments de « non-sens » ou en attente de symbolisation transférés en premier lieu *via* les troubles psychiques des résidents accueillis. L'espace-temps institutionnel serait au risque de se réduire à l'unidimensionnalité du tourbillonnaire, d'une toupie-institution accélérant la course de ce après quoi elle court, alors que ses logiques managériales la persuaderaient d'être en cinq dimensions, *tout le temps partout*.

L'attente : une solution spatio-temporelle à l'attraction de l'espace illimité ? Au comble de l'absurde, à l'épreuve de l'attraction de l'espace illimité se découvre une figure polymorphe de l'attente. Les personnages du triptyque *Oh les beaux jours*, *Fin de partie* et *En attendant Godot* de S. Beckett, après ceux de Camus, nous auront permis d'explorer des rapports au temps et à l'espace en réponse à l'absurdité du monde dans l'attente rencontrés chez les résidents. Dans *Oh les beaux jours*²⁴, le personnage de Winnie dégage une figure de la solitude dans l'attente « aspirée » par la force de la pesanteur du sol, renversant le poids devenu plume de ses liens perdus. La gravité des liens qui lâchent comme les mots l'allège et l'enfonce, dans un mouvement paradoxal auquel elle répond par le geste, dans la manipulation de petits objets inanimés, lui permettant de retrouver le « sens du mouvement » (Berthoz, 1997) alors « qu'il n'y a plus rien à faire », quand l'espace devient illimité dans le « silence » d'un « désert », où se perd « de loin en loin un soupir dans la glace ». Dans *Fin de partie* (1957)²⁵, l'attente prend la dimension d'un agrippement à l'immobilité de l'espace, au cours d'un dernier dialogue entre Clov et Hamm dont la fin de vie est annoncée. Immobilisé par son hyper-vigilance, Hamm utilise Clov pour vérifier que l'espace-temps du monde reste immobile, par l'observation quotidienne de son horizon, garantissant les aiguilles d'une horloge « à zéro ». *En attendant Godot* (1953)²⁶ enfin, décrit l'attente qui attache et assure une illusion de permanence dans le temps et l'espace d'un monde où il n'y a plus d'écho. Vladimir et Estragon « ne se quittent pas » (Beckett, 1953, p. 70) dans l'attente de Godot qui les lie, les attache et les immobilise au pied de « l'arbre » de la rencontre à venir. L'attente en continu leur assure une permanence, elle devient un repère-refuge qui les immobilise. Si l'attente se fait attendre et seulement attendre, « étrangère » elle est « égale en tous ses moments, comme l'espace en tous ses points, pareille à l'espace, exerçant la même pression continue, ne l'exerçant pas » (Blanchot, 1962, p. 24). L'attente devient une prière, une supplication aux absents, alors qu'ils auraient perdu le droit à l'écho, à la réponse du monde. « Bazardés » (Beckett, 1953, p. 23), l'attente paradoxale de Godot empêche leur « raison de sombrer » alors qu'elle « erre déjà dans la nuit permanente des grands fonds » (Beckett, 1953, p. 104). Dans *En attendant Godot*, la dyade organique de l'attente Vladimir-Estragon exprime cette figure de l'attente décrite par M. Blanchot : « s'il attendait c'est qu'il n'était pas seul, soustrait à sa solitude pour se disperser dans la solitude de l'attente. Toujours seul à attendre et toujours séparé de lui-même par l'attente qui ne le laissait pas seul. L'infinie dispersion de l'attente est toujours rassemblée à nouveau par l'imminence de la fin de l'attente » (1962, p. 76). Solution spatio-temporelle à l'attraction de l'espace illimité, la figure de l'attente se déploie particulièrement à l'écoute des troubles démentiels.

²⁴ BECKETT. S. (1963), *Oh les beaux jours*, Paris, Éditions de minuit.

²⁵ BECKETT. S. (1957), *Fin de partie*, Paris, Éditions de minuit.

²⁶ BECKETT. S. (1953), *En attendant Godot*, Paris, Éditions de minuit.

II. Coïncidences spatio-temporelles entre logiques managériales et troubles démentiels.

Au-delà de la « pénétration agie » (Donnet, 2002) de l'objet « troubles démentiels » sur l'Institution, au « non-lieu » de la marge Ehpad, sur fond d'hypermodernité, les rapports au temps et à l'espace de certaines logiques managériales, traversées par la « démarche qualité », ses « pistes d'amélioration », « plans d'action », « feuilles de route » et « planification », se découvrent en coïncidences avec les troubles spatio-temporels démentiels. Seront dégagées ici les figures spatio-temporelles du mouvement-immobile de la précipitation ; les logiques de « l'identité de perception » et du non-temps de l'actualité *versus* ubiquité ; et la figure de la pythie à prédire le futur au lieu de l'anticipation propre à la virtualité.

Des « mouvements-immobiles » en « précipitation-figée ». Le malêtre est celui du temps de l'urgence et de l'espace délocalisé, il naît des bouleversements de notre rapport à l'espace et au temps. Les discordances et les écarts dus à la vitesse puis à l'accélération (Rosa, 2010) ont « contribué au désaccordage des rythmes, à la confusion des limites, à l'instauration de l'urgence, à la dislocation de l'espace » (Kaës, op. cit, p. 199). De la précarité des synchronisations nécessaires à la groupalité, dans le rapport paradoxal de l'urgence et de la lenteur du temps vécu, « il n'y aurait plus rien à attendre sinon la décomposition à venir » (Ibid, p. 202), car le temps de « l'immédiateté et de l'instantanéité l'emporte sur l'espace de la géosphère » (Ibid, p. 203). L'hypermodernité questionne l'héritage, alors que les générations se constituent dans la différence des temporalités entre parents et enfants, « la collusion des temps repose sur des fantasmes incestueux, d'abolition de la différence et de l'écart entre les générations » (Ibid, p. 205). L'écrasement du passé-présent-futur propre au temps de l'accélération de l'hypermodernité (Rosa, Kaës) participe de la fabrication d'une temporalité « précipitée-figée » qui sort, déloge et expulse du temps, au pays du nulle part et du jamais jamais de la créativité.

Des logiques qui résonnent avec le temps de l'urgence et de la précipitation au comble de l'entre-deux du vieillir et du mourir, emporté par le « turnover » des soignantes et des résidents en Ehpad, où « on vit en moyenne deux ans ». Un « turnover » en écho aux vécus de déprise de soi chez les résidents décrits précédemment par un espace qui avancerait et tournerait trop vite, « débarrassés » et « raflés » en précipité alors qu'ils restent immobiles et figés. Les équipes sont perçues comme des « courants d'air », quand des professionnelles courent parfois littéralement d'une chambre à l'autre, entre les « 14 toilettes en 4 heures », happées « elles disent qu'elles reviennent et ne reviennent jamais » pour les résidents. Une situation à laquelle on leur renvoie souvent que le problème est celui de « leur (mauvaise) organisation »²⁷, de « leurs moyens » de parvenir aux objectifs. Lesquels « moyens » ne concerneraient justement pas le « management », occupé au contrôle des délais quant aux objectifs à réaliser, et empêché de travailler à la création groupale et à l'accordage des « moyens » d'y parvenir, par manque de temps.

Une précipitation que l'on retrouve chez le sujet dit « dément », *alternativement à l'épreuve de vagues submersives de retours de mémoire en précipité corrélées aux troubles de ses enveloppes psychiques* (Anzieu, Lavallée, Roussillon, Stern). Le retour de traces d'expériences non-intégrées entraînerait alternativement chez le sujet un rapport à l'espace-temps proche de « l'identité de perception » et du « monde des sensations » (Stern, 1989) analogue à la phase précoce du développement, et par-là, une recherche de ses coordonnées spatio-temporelles. Le temps et l'espace n'étant pas des repères *a priori* de l'habitat psychique du sujet, ils sont à construire dans leurs dimensions processuelles, identificatoires et historiques tout au long de la vie, au creux de la polytopie des espaces coordonnés de son appareil psychique groupal (Kaës, 2012, 2015).

Le mouvement-immobile des vagues submersives de retours de mémoire en précipité, ou « l'expulsion d'instant en instant » dans « une boucle fermée de l'actuel » décrite par K. Herlant-Hémar et R. Caron (2019) chez le sujet dit « dément », s'apparente au temps de l'urgence décrit par Sami-Ali :

« Commencements et fin se perdent où la temporalité épouse la circularité même de l'espace onirique. Le temps est espace et l'espace temps, puisque l'un et l'autre sont faits de répétitions, de tâches qui sont la même tâche s'engendrant indéfiniment. Il en résulte un mouvement identifiable à l'immobilité, une

²⁷ L'une des idées la plus entendue, est par exemple celle de « disperser » les toilettes ou les douches tout au long de la journée.

action qui se nie continûment. (...) C'est l'enlissement : urgences dans les urgences, raccourcis qui sont retours, temps ajouté qui se soustrait. Et il n'y a ni détail ni ensemble, tout ayant la même valeur parce que la temporalité, livrée à elle-même, et supplantant la subjectivité, affecte désormais la forme de l'espace imaginaire, espace où le tout est la partie, le grand le petit, le contenant le contenu. » (Sami-Ali, p. 83)

Une boucle fermée de l'actuel apparentée au temps de l'urgence qui prendrait la forme, sur la scène du corps, d'un *mouvement en fugue* de soi. Un mouvement en fugue provoqué par des vécus d'enfermement interne chez le sujet à l'épreuve du retour de traces de mémoire non-intégrées, l'enfermant paradoxalement dans l'actualité d'une fugue, à la poursuite d'un point de rebond dans l'espace devenu illimité.

De la fugue : actualité versus ubiquité. À l'épreuve du temps de l'urgence et de ses mouvements immobiles en précipitation, pour l'encadrement en Ehpad, le fantasme de « don d'ubiquité » et son corollaire « c'est à rendre pour hier » se trouvent quasiment élevés au rang de principe spatio-temporel du « contrat narcissique » au sens de Piera Aulagnier. L'ubiquité est objet de fierté, propre au sentiment de dignité de celui qui mérite d'appartenir au groupe et d'exister. « Vous aussi vous avez le don d'ubiquité » nous lancera une direction aux trois téléphones portables alignés sur la table, relativisant le caractère ubiquiste d'une pratique quand deux d'entre-eux viendront à sonner en même temps. L'ubiquité définit le caractère d'un être qui est présent partout et la faculté d'être présent physiquement en deux ou plusieurs lieux en même temps, du latin *ubique* : partout, en tout lieu. Des mécaniques du fantasme renforcées par le sentiment du grand groupe d'être présent partout par « sa vision d'ensemble sur tous les établissements », une super-vision répondant au méta-objectif de certaines logiques managériales : « faire mieux avec moins ». Un fantasme proche des « logiques du tout, tout de suite, tout ensemble » de l'identité de perception — précédant dans le développement l'entrée dans le temps chronologique — en écho aux mots d'une collègue à propos des résidents « il leur faudrait tout, tout de suite, maintenant ». Sans entrer dans les détails, l'ubiquité au sens du « tout, tout de suite, tout ensemble », imprègne les logiques managériales et envahit les membres de l'encadrement dans un rapport paradoxal à l'espace illimité enfermé dans l'actuel.

Le fantasme d'ubiquité associé à son corollaire « c'est à rendre pour hier » s'entend à répétition chez les cadres de l'Institution débordés, entre excitation et épuisement. Du paradoxe de ralentir le cours du temps plus vite que la vitesse de la lumière, de dépasser le cours du temps, une course effrénée s'engage dans l'Institution avec le temps de l'urgence, installant le vécu d'un mouvement en retard sur le temps que l'on accélère. Un mouvement bien connu au pays du soin à l'épreuve de certaines logiques managériales, débordant les cadres à tous les niveaux du système, qui se retrouvent à choisir d'écrire au même moment, pour ne pas perdre de temps, « ce qu'ils vont faire, ce qu'ils sont en train de faire, et ce qu'ils ont fait ». Des données récoltées « à leur révéler » en réunion de direction à quels endroits ils sont dans les délais, afin de mesurer l'avancée du travail par rapport à l'objectif. Un objectif qui devient lui-même paradoxalement de « nous situer dans le temps et l'espace » écrasés et figés par la démarche qualité elle-même. Les Codir se retrouvent parfois au comble de l'absurde, à dire à une équipe ce qu'elle a elle-même transmis de ce « qu'elle a fait, fait et va faire », à l'identique. Une équipe dont les membres qui au-delà de l'agacement, par des mouvements de retrait et d'absence se coupent parfois de la scène de réunion, évoquant la « psychose opératoire » décrite par A. Diet dans ses travaux sur les effets des procédures.

Des logiques managériales qui emporteraient l'équipe d'encadrement dans une course poursuite, un mouvement en fugue les enfermant paradoxalement dans un « actuel » versus « extra-temporel », comme le sujet dit « dément ». En effet, le sujet en déambulation semble alternativement engagé dans de véritables courses poursuites à travers l'architecture de l'institution, concomitantes avec des vagues submersives de retour de mémoire, et inquiétant les équipes quant au risque dit justement de fugue. Un mouvement en fugue décrit précédemment qui enferme donc paradoxalement le sujet dans l'actuel, à la poursuite d'un point de rebond dans l'espace devenu illimité. P. Denis propose de penser la fugue par sa « belle actualité » (Denis, 1995, p. 1045)²⁸ chez un sujet qui vivrait dans « un présent intemporel » suspendu, assurant une certaine « permanence ». La « belle » rappelle-t-il, désigne l'évasion de prison,

²⁸ DENIS. P. (1995), « La belle actualité », *L'intemporel*, RFP, 4, LIX.

« l'acte nécessaire, qui se suffit à lui même sans exiger d'autre lendemain » évoquant « l'agir permanent » et « l'évasion dans l'actualité » qui « abolit la temporalité pour lui substituer l'investissement de l'espace », alors que le temps « se trouve réduit à l'immédiat instant ». Cette réduction du temps pour Camus participerait au supplice de Sisyphe : « ce long effort mesuré par l'espace, et le temps sans profondeur » afin de « lutter contre une angoisse de mort psychique paroxystique liée au risque de désorganisation psychique complète ». En effet, par « la massivité de l'énergie mobilisée, l'urgence économique et la réappropriation sur l'espace parcouru par la marche », la fugue instaurerait une « bulle extra-temporelle (...) établissant un présent permanent qui met en suspend les liens à l'objet et le cours des affects » (Denis, 1995, p. 1046).

Le mouvement en fugue institutionnel assurerait donc le temps suspendu de « l'actuel » en « bulle extra-temporelle », en accélération-figée (de la toupie-institution) articulée à la figure de l'ubiquité propre à « l'identité de perception » du « tout, tout de suite et tout ensemble » — nous permettant au passage de penser la « chute » (fréquente en déambulation chez le sujet) au sens du « burn-out » inévitable de la toupie —. Il s'agirait par la fugue de voir et sa-voir tout le temps ou autrement dit de voir partout tout le temps. Un mouvement-immobile actuel de la fugue également corrélé à l'hypertension, évoquant un « hyperserrage, même viscéral » (Haag, 2018), afin peut-être de lutter contre des angoisses de dissolution dans l'espace provoquées par une injonction à l'ubiquité. Sami-Ali (1990, p. 82) associe les signes d'hypertension à l'hyperactivité, une « organisation haletante de la temporalité ». L'hypertension engagerait « le rythme du corps dans une précipitation organisée ». Une temporalité « en cercle vicieux » propre à l'hypertension artérielle pour « réagir à la passivité par l'activité et à l'activité par la passivité, indéfiniment, les deux termes de l'alternative étant inacceptables »²⁹. Ainsi, la figure défensive paradoxale du mouvement-immobile actuel de la fugue s'articulerait à l'attraction de l'illimité de l'espace par extra-temporalité.

« *Libres d'obéir* » ou la pythie managériale à prédire le futur. Enfin, sur la scène de la transmission, à l'épreuve des éléments transgénérationnels en devenir, pour prévenir et transformer un futur qui est passé, le sujet dit « dément » serait agent d'une co-mémoration du groupe familial, à la recherche d'une mémoire du futur. Il s'agirait pour le sujet, aux prises avec les retours de mémoire de traces mnésiques non-intégrées restées traumatiques, de revenir du futur d'une histoire déjà écrite pour le prévenir, déjouer les drames annoncés par la pythie démentielle et finalement le transformer. Le « travail de la démence » serait celui d'un réaménagement psychique d'historicisation au sens de P. Aulagnier, à reconstruire perpétuellement son passé pour transformer et tenter de ré-parer un futur qui est passé. Un mouvement spatio-temporel démentiel qui entre aussi en coïncidence avec la pythie à prédire le futur spécifique aux logiques managériales issues du principe du « libres d'obéir » décrites par Chapoutot³⁰. On y est libre de dire ce qui a été pré-dit, libre d'écrire ce qui a été pré-écrit, de réfléchir à ce qui a déjà été réfléchi. La prédiction du futur de la pythie se substituerait à l'anticipation propre à la virtualité de ce qui serait « en puissance », source de potentialité. L'identité figée se substituerait à la métamorphose et à la créativité, alors que par sa « démarche qualité » la pythie managériale se justifie paradoxalement par sa lutte contre les « résistances au changement » qu'elle-même instaure³¹. Le phénomène étrange du « libre d'obéir » entretient l'idée que ce qui se déroule au présent a déjà eu lieu dans l'avenir. Un principe paradoxal décrit par J. Chapoutot comme « une liberté d'obéir aux ordres reçus et d'accomplir à tout prix la mission confiée ». Dans le management, il y a « transfert de compétences mais pas de moyens », chacun doit « se débrouiller », en recourant « à l'inventivité, à l'initiative ». Ce qui importe « c'est l'exécution de la mission, l'accomplissement de la tâche » (Chapoutot, 2020, p. 27). Au nom de la productivité le chef fixe des objectifs, prescrit des délais, et exerce le contrôle « par délégation de responsabilité » ; au nom de la « collaboration », on est donc libre d'obéir et de réaliser les objectifs imposés par la direction du groupe, qui lit l'avenir qu'elle-même écrit.

²⁹ SAMI-ALI, (1990), *Le corps, l'espace et le temps*, Dunod, Paris, p. 82.

³⁰ CHAPOUTOT. J. (2020), *Libres d'obéir*, Gallimard, Paris.

³¹ La démarche qualité des plans de planification, propose aussi des outils d'analyse et protocoles de changement « résistances au changement », utilisée comme une explication des plaintes des professionnelles.

Tous les acteurs soignants-patients-familles du triptyque de l'Ehpad expriment ce sentiment d'être « libres d'obéir », à répétition³². Le principe du « libre d'obéir » cristallise un mal-entendu ou plutôt non-entendu qui se fracasse dans la rencontre entre ses logiques managériales et celles du soin, dans leurs rapports au temps, à l'espace et à la source de la créativité nécessaire au métier. Alors que le soin repose sur les parts virtuelles, transformationnelles et transitionnelles de la psyché, au risque de la métamorphose pour le meilleur et pour le pire dont l'un des mécanismes essentiels est l'anticipation, il nécessite un cadre garant de ses parts potentielles, imprévues et fortuites à l'horizon de ses possibles. D'autant qu'en Ehpad, les logiques du libre d'obéir à prédire les futurs managériaux entrent en collusion avec l'accompagnement du vieillir dit « de fin de vie » où tout aurait déjà été dit et écrit, renforçant le temps de la fatalité et l'épuisement des équipes, privées au nom de l'inventivité de la source de leur créativité.

Ouverture : un équipage à la tâche de l'entre-deux du vieillir et du mourir...

Et pourtant, malgré les effets de certaines logiques managériales décrites en coïncidences spatio-temporelles avec les troubles démentiels, la méconnaissance sinon le mépris de la pratique en Ehpad située au carrefour des malentendus entre l'hypermodernité, la société, le management et les enjeux du vieillir ; l'encadrement s'attèle à la tâche d'accueillir, accompagner et soigner à l'entre-deux du vieillir et du mourir. Le dévouement des équipes engage et oblige les cadres de l'institution — de la direction du grand groupe aux membres de l'encadrement, directeurices, cadres de santé, cadres hôteliers, psychologues — à porter et tenir un cadre de travail suffisamment contenant et symbolisant. Si le cadre, inlassablement redéfini au quotidien, doit garantir le sens de la pratique et la navigation institutionnelle au cap de sa tâche primaire, il se construit à l'écoute d'une Institution dans toute la complexité et la singularité de son histoire, afin d'accueillir, symboliser et traiter l'inévitable destructivité à l'œuvre dans la rencontre. À l'approche de la mort, la virtualité se déploie dans les mécaniques du récit par l'anticipation de l'intrigue à jouer et à rejouer son histoire, au dernier chapitre de l'autobiographie d'une vie. Quand « la dernière ligne peut modifier tout l'ensemble », il s'agirait de « pouvoir situer la fin » sur une « trajectoire », à la recherche du sens d'une « cohérence intérieure (...) d'existence » (Quinodoz, 2010), aux motifs et couleurs du sens de notre traversée en Ehpad, à l'essence-même de ce pourquoi on y est et on y reste.

Bibliographie

- BECKETT. S. (1953), *En attendant Godot*, Paris, Éditions de minuit.
- BECKETT. S. (1957), *Fin de partie*, Paris, Éditions de minuit.
- BECKETT. S. (1963), *Oh les beaux jours*, Paris, Éditions de minuit, Collection « double ».
- BERTHOZ. A. (1997), *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob.
- BLANCHOT. M. (1962), *L'attente, l'oubli*, Paris, Gallimard.
- CAMUS. A. (1942), *Le mythe de Sisyphe*, Gallimard.
- CHAPOUTOT. J. (2020), *Libres d'obéir*, Gallimard, Paris.
- CICCONI. A, FERRANT. A. (2015), *Honte, culpabilité et traumatisme*, Dunod, Paris.
- CIORAN. (1949), *Précis de décomposition*, Paris, Gallimard.

³² Une collègue dira « on nous demande d'écrire un projet déjà écrit c'est bien ça ? » ; des résidents « on a surtout le droit de ne pas sortir », « on est libre de suivre le règlement », « ici on est comme dans un moule », « être enfermée toute la journée on n'est pas libres, mais je suis pas mal, il faut juste obéir comme les gamins », « ici, il y a deux mesures, ceux qui prennent la pâte, et les autres » ; ou encore d'une famille « on est libres de dire merci sans broncher ». Lors du travail autour de « projets » ou plutôt d'objectifs-projets à suivre, l'en-deçà du paradoxe du phénomène « libre d'obéir » à couper l'herbe sous tous les pieds de la créativité au nom même de l'inventivité et de l'initiative se fait criant : « on doit recopier ce qui va se passer ? J'ai bon ? » lancera une professionnelle fatiguée lors d'une réunion. Une expression spatio-temporellement si tordue qu'il nous aura fallu quelques minutes avant que la figure du « clonage » finisse par se dégager de notre esprit embrouillé.

- DENIS. P. (1995), « La belle actualité », *L'intemporel*, RFP, 4, LIX.
- HERLANT-HÉMAR. K, CARON. R. « Le rythme comme générateur de continuité chez le sujet en proie à la démence avancée », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 86, no. 2, 2012.
- KAËS. R. (2012), *Le malêtre*, Dunod, Paris.
- QUINODOZ. D. (2010), « Vieillir : le regard d'une psychanalyste », *L'Année psychanalytique internationale*, vol. 2010, no. 1, 2010, pp. 149-168.
- ROUSSILLON. R. (2021), *L'art psychanalyste*, Puf, Fil rouge, Paris.
- SAMI-ALI. (1990), *Le corps, l'espace et le temps*, Dunod, Paris.
- STERN. D. (1989), *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, Puf.
- STERN. D. « Chapitre 8 - La vie avec les êtres humains : un « son et lumière » qui se déroule temporellement », Denis Mellier éd., *La vie psychique du bébé. Emergence et construction intersubjective*. Dunod, 2012, pp. 149-162.
- TALPIN. J-M. (2001), « L'institution gériatrique et l'hospitalité », in *Lieux d'hospitalité*, Université Blaise-Pascal.